

Le Théâtre Anglois, Londres, Nourse et Paris, 1746-1749.

**Traduit par Pierre-Antoine de la Place
(1717-1793)**

DISCOURS SUR LE THÉÂTRE ANGLAIS

(ii) La quantité de bons Ecrits Anglois, que d'habiles Traducteurs ont fait passer avec applaudissement dans notre Langue depuis quelques années, m'autorisoit à croire que cette partie intéressante de la Littérature Angloise cesseroit bientôt d'être négligée, Le goût même que les François (iii) lettrés ont pris avec tant de vivacité pour cette Langue, sembloit annoncer que nous allions voir notre République des Lettres enrichie d'un Ouvrage qui lui manque, & qu'on désire depuis longtems, ne seroit-ce qu'à titre de curiosité,

(vii) Les hommes aujourd'hui, plus délicats, ou plus paresseux que (viii) nos ancêtres, rebutent tout ce qui ne leur paroît pas approcher, au moins, de la perfection dont ils se sont formé l'idée. Il en est chez nous des ouvrages d'esprit, comme de la bonne chère, & peut être la comparaison n'est-elle que trop juste! On veut des Extraits, & des Précis, qui rassemblent en même tems toute la substance des choses, & la finesse de tous les goûts. On veut jouir sans peine; & l'art révolte, ainsi que la nature, si on les montre trop à découvert. Heureux! si ce gout [*sic*], en fait de littérature, ne nuit pas autant à la force & à la durée de nos ouvrages, que le raffinement de la table altère les principes de la vie & de la santé.

Je m'arrêtai longtems sur ces idées. J'avois à me tenir en garde contre le mépris reproché à la Nation Française pour tout ce (ix) qui n'est pas conforme à son goût, & à ses mœurs; & contre la prévention attribuée aux Traducteurs, en faveur des Ouvrages qu'ils traduisent.

(xii) Armé de ces principes, un Lecteur qui ne croira pas que l'esprit François doive être (xiii) nécessairement celui de toutes les nations, sera disposé à trouver du plaisir dans la lecture de Shakespeare, non seulement, parce qu'il y sentira la différence du génie Anglois, & du génie François, mais parce qu'il y verra des traits de force, des beautés neuves & originales, qui malgré leur air étranger, n'en sont que plus piquantes aux yeux de ceux qui ne s'attendent pas à les voir.

(xxii) [...] je ne sçai pas trop si vous n'y perdez pas, du côté de l'amusement, pour avoir poussé le scrupule un peu trop loin! [...] Je crois pourtant (ajouta-t-il) devoir vous avouer, qu'il seroit à souhaiter, suivant moi, que le François fût (xxiii) un peu moins esclave de l'Art, & l'Anglois moins attaché à la nature [...].

(cviii) Il ne me reste plus qu'à rendre compte des précautions que j'ai prises pour ne pas me rendre coupable d'imprudence, d'infidélité, ou de négligence aux yeux des deux Nations, l'Angloise & la Française. Il est certain que je mériterois ces reproches de la part des Anglois, en donnant une

traduction littérale & complete des cinq Pièces de Shakespeare qui compose- sont ces deux premiers volumes. J'avouë même qu'il m'a paru (cix) impossible de les traduire littéralement. La différence du génie de la langue Angloise, & de la langue François, étoit un obstacle moins difficile à surmonter, que la différence du goût des deux Nation [*sic*]. Ce qui ne paroît que noble, simple, naturel aux Anglois, sera aux yeux des François dur, plat, indécent. En me permettant plus de licence, je m'expose à des reproches d'un autre genre.

Si je veux sauver certains traits trop révoltans pour nous, les Anglois diront que j'aurois forcé, détourné, ou rendu foiblement le sens de l'Auteur. Si je les rends fidèlement, l'Auteur y perdra parmi nous; & les deux Nations me rendront également responsable de ce qui ne flattera pas le goût de l'une, & l'amour-propre de l'autre.

(cx) J'ai donc cru que l'unique moien de me mettre à l'abri des reproches des deux Nations, & de donner à Shakespeare tout ce qu'il est possible qu'il puisse attendre d'un Traducteur François (du moins quant à la forme) étoit de (cxi) crayonner par Analyse tout ce qui ne tend pas directement à l'action & à l'intérêt dans ses Tragédies [...]

LETTRE À MADAME LA COMTESSE DE ***

(Théâtre Anglois, Volume V, 1747)

(296) Madame, je ne connoissois pas l'étenduë de l'engagement que je prenois, quand je vous promis la traduction de la Pièce très-singulière dont je vous parlai: de cette Tragédie de Monsieur Rowe, qui fait verser tant de larmes aux Anglois, & qu'on représente souvent à Londres comme une des meilleures Pièces de ce Théâtre. Je croiois qu'en mettant des mots françois à la place de l'Anglois, je m'acquiterois de ma promesse, & que vous en auriez la même idée que j'avois tâché de vous en donner: mais j'ai vu que je vous conservois beaucoup d'ennuis par la longueur de plusieurs Sçenes, & que la naïveté des expressions (297) transformées dans notre langue, ne feroit plus qu'un langage bas & puéril. Il a donc fallu donner plus de noblesse au Dialogue, raccourcir des Sçenes trop longues & peu importantes, & en supprimer des comparaisons trop fréquentes, & des injures que nos crocheteurs ne se diroient pas aussi longuement: ils en viendroient plutôt aux mains.

Vous serez étonnée, Madame, d'y voir des Caractères que les Règles de la bienséance & la pureté des mœurs établies sur notre Théâtre n'y souffriroient pas: mais pourquoi ne les y pas admettre, puisqu'ils sont dans la nature? Je sçai qu'il seroit plus noble que Caliste avouât sa foiblesse à l'ami d'Altamont, & que cet ami ne devoit pas l'en instruire; que le caractère de Lotharin est odieux: c'est un petit-Maître leger, indiscret, animé par la haine qu'il porte à Altamont, & outré du refus que le pere de Caliste lui a fait de l'accepter pour gendre. N'est-il pas trop ordinaire d'en trouver de semblables? D'ailleurs il est bien puni; pourquoi donc ne pourroit-on pas mettre en (298) action

des caractères & des événemens possibles & très vraisemblables?

C'est ainsi que les Anglois s'attachent plus que nous à peindre la nature dans le commerce ordinaire des hommes. Ce qu'on peut leur reprocher, est de la peindre dans le laid. Mais ce moyen d'emouvoir les Spectateurs, dont le peuple fait la plus grande partie, ne vaut-il pas autant au moins que de lui montrer des Musulmans polis & galants comme nos jolis François, ou cette vertu farouche & gigantesque des Romains & des Grecs? Nous les admirons, parce que nous ne les connoissons pas: nos Idées sont montées sur un ancien préjugé de grandeur, que par succession de temps nous avons fait aller au-delà de la Nature.

Mais quand vous sçauvez, Madame, que sur ce Théâtre on ne fait nulle difficulté d'exposer aux yeux du Public un jeune homme dans un mauvais lieu: que sa passion pour une Courtisane emporte à assassiner son Oncle, dans l'instant même que bon homme prie Dieu pour la prospérité du son Neveu; & que la Catastrophe finit par l'exécution de ce jeune homme & de la Courtisane qu'on mene à la Potence; Que cette execution même se fait aux yeux du Public, pour faire voir, dans la Courtisane, à quel point va l'endurcissement d'un cœur livré entièrement au vice, & dans le jeune homme à quelles extrémités un cœur vertueux peut-être porté par la corruption & la seduction de ces misérables créatures: vous serez sans doute moins surprise des caractères que vous trouvez dans cette Tragédie, & de la Scène du Deuil qui se passe au cinquième acte. Les Anglois aiment ces représentations, qui ont aussi leur mérite à certains égards.

D'ailleurs cette pièce est dans les Règles du Théâtre, ce qui n'est pas très ordinaire chez eux. Monsieur Rowe, a été plus exact qu'aucun autre Poëte Dramatique à observer l'unité de tems, de lieu, & de l'action. Celle ci se passe en 24. heures; elle commence à la cérémonie du mariage d'Altamont; & finit le lendemain. Toute la Catastrophe (300) s'exécute dans le Palais & le jardin de Sciolto, & tous les Personnages ont raport à l'objet principal. C'est une des plus régulières que j'aye luës.

Il me reste à souhaiter, Madame, que malgré les retranchemens que j'ai faits dans les Scènes peu intéressantes, elle ne vous cause pas encore de l'ennui. Le plaisir que j'ai eu à remplir ma promesse m'en a garanti sans doute, il m'a déjà payé de ma peine; & je serai trop récompensé, si je puis par ce moyen vous prouver le respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,
Madame, Votre, & c.